

-74

Le Corbusier : du syndrome de Stendhal à la nostalgie du Voyage d'Orient

STÉPHANE POTELLE.

J'étais dans une sorte d'extase, par l'idée d'être à Florence, et le voisinage des grands hommes dont je venais de voir les tombeaux. Absorbé dans la contemplation de la beauté sublime, je la voyais de près, je la touchais pour ainsi dire. J'étais arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les sensations célestes données par les Beaux Arts et les sentiments passionnés. En sortant de Santa Croce, j'avais un battement de cœur, la vie était épuisée chez moi, je marchais avec la crainte de tomber.

Stendhal, Florence, 1817

Oh le palais Vecchio ! Quelle merveille ; je l'admire beaucoup plus que le campanile et surtout que le dôme. Or San Michele aussi, Sta Croce aussi. Pise reste tout de même un des tout beaux moments

Charles-Edouard Jeanneret, Florence, 1907

En 1990, Graziella Magherini, psychiatre Florentine, publiait un surprenant ouvrage intitulé *Le syndrome de Stendhal*. Ce syndrome est dit de Stendhal, car c'est l'écrivain qui en a donné le premier témoignage lors d'un séjour à Florence. Cet état particulier, qu'il constatait suite à la visite de l'église Santa Croce, est une sensation avant tout physique et proche du malaise, mais aussi un état d'extase émotionnelle devant une œuvre d'art. Le livre de Magherini rend compte de ce curieux phénomène qui affecte certains visiteurs lorsqu'ils sont confrontés à une masse importante de chefs d'œuvres artistiques. Selon Graziella Magherini, la « rencontre avec une ville comme Florence, hantée par les fantômes des géants » en est la cause. Les symptômes en résultant chez la plupart des cas sont les suivants : vertiges, violentes douleurs à l'abdomen, tachycardie. Chez certains sujets particulièrement réceptifs, cela peut provoquer une véritable dépression. Bien évidemment il faut que le sujet soit apte à ressentir les pulsions créatrices de l'artiste.

Durant l'été 1907, Charles-Edouard Jeanneret, futur Le Corbusier, décide de faire un voyage d'étude en Italie pour confronter l'enseignement qu'il a reçu de son maître Charles L'Eplattenier à la réalité de l'art italien. Il s'agit pour

le jeune Jeanneret de faire son « grand tour » ou voyage d'étude en Italie comme il se pratiquait en Europe depuis le XVIème siècle. Son voyage est aujourd'hui bien connu, notamment grâce aux dessins et carnets de notes qu'il a consciencieusement rempli lors de son séjour. Autant d'éléments qui nous permettent de savoir comment ce jeune homme de La Chaux-de-Fonds, fort de ses convictions, de son enseignement et de ses lectures, a réagi face à la concentration de tant et tant de chefs d'œuvres et s'il a été victime du syndrome de Stendhal 90 ans après l'illustre romancier.

D'une éducation classique, mêlant les Beaux-arts et la musique, mais aussi très religieuse, Charles-Edouard Jeanneret présente, à l'âge de 20 ans, toute la sensibilité nécessaire pour recevoir avec force le message artistique des œuvres qu'il va contempler. Dès les premières heures passées en Italie, le jeune Jeanneret est « pincé » lorsqu'il contemple le dôme de Pise (ill. 1). Tout comme Stendhal à Florence, Jeanneret ressort fortement commotionné de Santa Croce, de même lorsqu'il contemple le tabernacle d'Orcagna à l'église Or San Michele (ill. 2) :

Fait une étude ce matin du Tabernacle d'Orcagna à Or San Michele. Vous ne pouvez pas vous faire une idée, vous ne pouvez croire que le centième de ce qui est. La richesse fabuleuse accumulée en cette châsse de marbre par un génie tel qu'Orcagna dépasse l'imagination, il faut le voir, le palper, caresser ces marbres polis et devenus transparents à force de finesse, il faut fouiller avec la jumelle les recoins les plus sombres. Pour moi je suis tout le temps sur la pointe des pieds, me figurant que les 2 cm que je gagne ainsi pourront me faire goûter des joies plus intenses. Et tout cela a été fait l'artiste le savait, pour être placé dans une église où il y fait nuit où seule la prunelle d'un homme artiste peut arriver en le voulant à percer ces ténèbres.

Mais quelle est cette mystérieuse alchimie qui perturbe tant Jeanneret ? L'église de Santa Croce, notamment, concentre en un seul lieu tant de chefs d'œuvres que c'est un choc artistique et culturel majeur pour qui peut les comprendre

dans leur globalité. Santa Croce, commencée en 1294 et achevée en 1863 (façade principale), contient le cénotaphe de Dante, un monument dit de Machiavel, une statue de St Louis par Donatello mais aussi les célèbres fresques de Giotto (ill. 3), qui ont fortement marquées Jeanneret. S'y trouvent aussi d'autres œuvres de Donatello, la chapelle des Pazzi élevée par Brunelleschi, le tombeau d'Alberti par Bartolini. Mais surtout on peut y contempler le tombeau de Michel-Ange (érigé en 1570), le célèbre architecte et artiste, qui restera une des références ultimes de Le Corbusier tout au long de sa vie. C'est donc une grande partie de l'environnement culturel du jeune Jeanneret qui est concentré dans ce lieu unique.

L'hypersensibilité au fait artistique de Jeanneret n'est pas liée uniquement à une perception visuelle d'une œuvre d'art, ou encore à son expérience italienne. Lors de son séjour à Vienne en 1908, il fut largement exposé au fait musical et aux dernières créations contemporaines. Alors qu'il se souvient avec émotion des messes de Saint-Marc, il est « douloureusement surpris (physiquement) de cette musique moderne. Entre Spohr, Wagner, et Strauss, Debussy est le plus clair, et son après-midi d'un faune est 1 petite merveille ». De même après l'audition, toujours à Vienne, d'un « concert moderne », Jeanneret est « révolutionné », « laissé sur le carreau ».

L'émotion ressentie est toujours suivie d'effets physiologiques. Après avoir assisté au *Siegfried* de Wagner à l'Opéra, il lui faut trois jours pour récupérer tant il ressent avec intensité ce chef-d'œuvre de composition. De même, après l'audition d'une autre pièce de Wagner, il confie à son frère Albert :

Vorspiel et Bacchanale de Tannhäuser. Mon vieux, supra merveilleux, inouï 'pyramidal' ! Ca vous subjugué fait mal physiquement, 1 véritable tourment que cette Bacchanale.

A Vienne, en janvier 1908, alors qu'il était sur le point de verser des larmes lorsqu'il entend *La bohème* de Puccini, il dévoile à l'occasion d'une lettre adressée à son frère Albert, l'ampleur du sentiment nostalgique qui l'envahit. Il se remémore Venise :

De là nous allions, soit par le quai des Schiavonis, soit par les étroites et tortueuses 'calle' goûter dans le charme des bruits éteints, la noble, et fière harmonie des amples surfaces du palais des Doges, où la chaude cadence des voûtes et des clochetons de St-Marc - Mais le vent se faisait aigu et tôt il fallait rentrer. Prémices déjà du froid pays teuton, premier avertissement de la cruelle réalité.

Puis il s'abandonne lors d'une tirade mélancolique :

l'Antique Italie, l'Art, l'éternelle. La chère beauté, s'évanouissant devant l'éclat insolent de nos prosaïques progrès modernes : Toute notre vie si intensément vécue, si pleine d'émotions et de tendresses de ces 2 mois écoulés qui finissait là, vis à vis de la bande noire du Lido, où déjà les flots autrichiens venaient mourir.

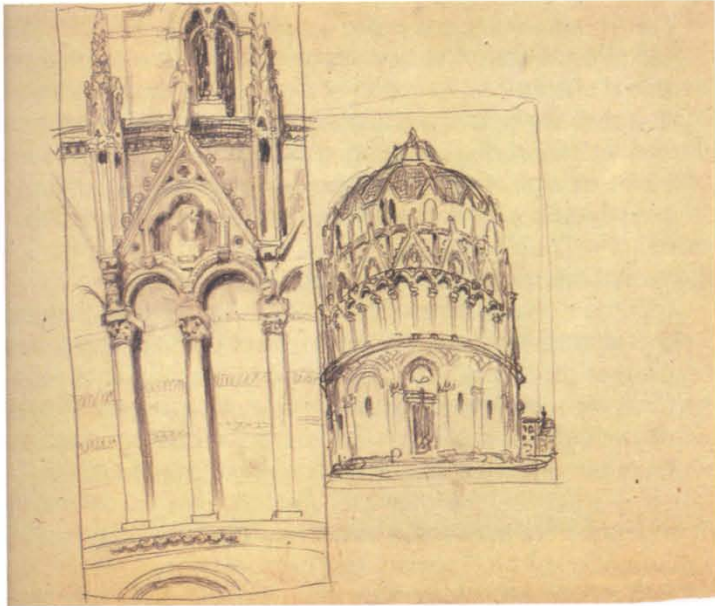
Et pour conclure avec force il écrit :

Sous le soleil de Florence des hauteurs de San-Miniato ou de Fiesole, embrasser d'un coup d'œil toute la Toscane, cette seconde Grèce patrie de tout ce que le cœur a su créer ! La coupole, le campanile, le Beffroi !», « une belle heure toute vibrante de la poésie de la Terre sacrée.

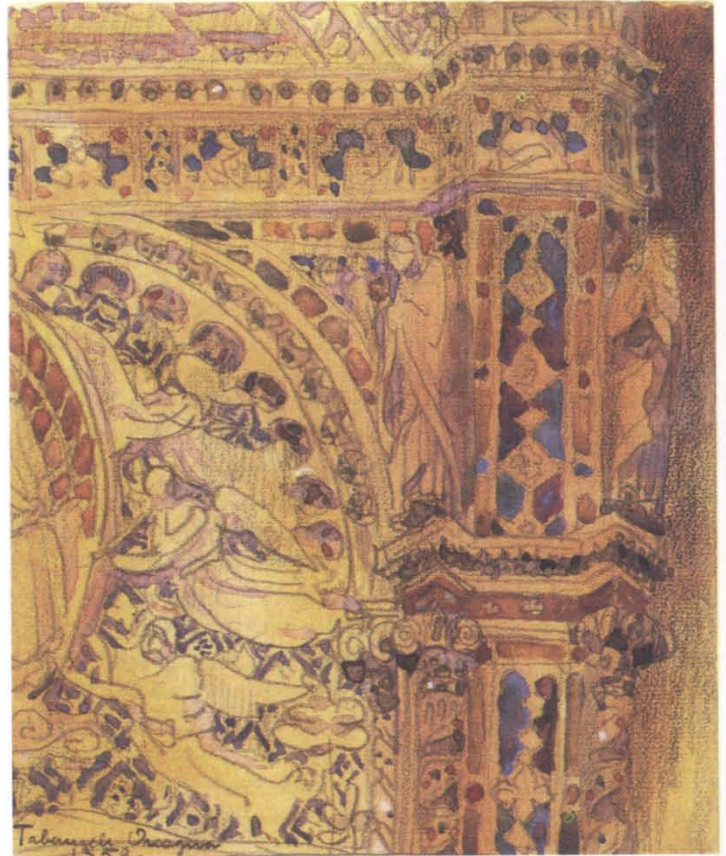
Un des aspects les plus extrêmes du syndrome de Stendhal est l'état de dépression consécutif à la contemplation d'un grand nombre de chefs d'œuvres. Chez Charles-Edouard Jeanneret cela se traduit par une nostalgie immense des émotions ressenties lors de ces différents voyages, notamment en Italie en 1907, et en 1911 pendant son Voyage d'Orient.

Le futur Le Corbusier présente donc, à la fois les symptômes du syndrome de Stendhal auxquels s'ajoutent ceux de la nostalgie. Ces derniers entraînent inmanquablement Jeanneret sur les terres de la mélancolie. On ignore souvent à quel point l'architecte et l'urbaniste si souvent qualifié de « froid » et « matérialiste » a été un jeune homme à la sensibilité exacerbée. Alors qu'il entame en mai 1911 son voyage d'Orient en compagnie d'Auguste Klipstein, il est à nouveau saisi par le syndrome de Stendhal. Sur le bateau qui descend le

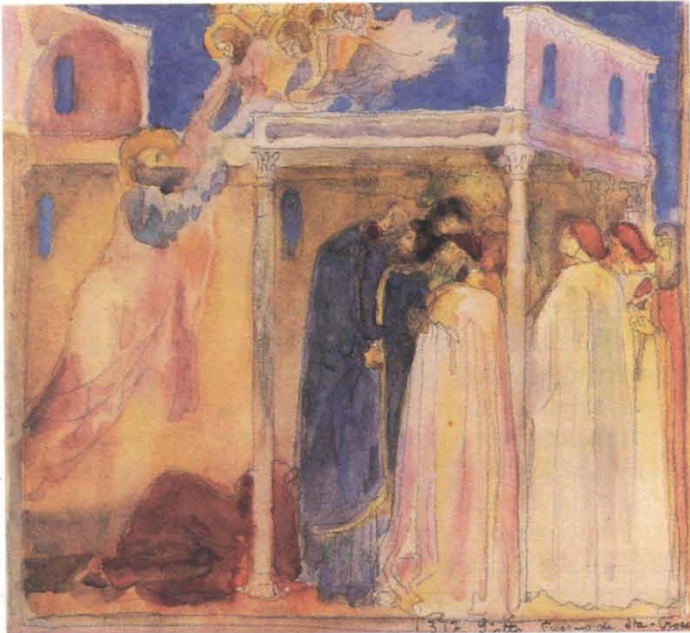
- 1 Ch.-E. Jeanneret, *Dôme de Pise*. FLC dessin 2169.
 2 Ch.-E. Jeanneret, *Tabernacle d'Orcagna*, détail. FLC dessin 1983.
 3 Ch.-E. Jeanneret, *Ascension de St Jean d'après le fresque de Giotto, Sta. Croce*. FLC dessin 2263
 4 Ch.-E. Jeanneret, *Istanbul*. FLC dessin 1939.



1



2



3

Rhin, Jeanneret se souvient de ce qu'il a ressenti alors qu'il visitait quelques temps auparavant une église baroque de la Sendlingerstrasse à Munich : C'est vrai le baroque de Munich est souvent splendide. La Theatiner est une des plus belles choses que je connaisse (sa cour est exquise) mais l'église de la Sendlingerstrasse est un paroxysme et c'est la pourriture grandiose qui ne peut se poursuivre.

Et il ajoute :

J'ai été frappé, et d'autant plus, que le Vendredi Saint lui donnait un caractère de Catholicisme mystique à l'excès,



4

canaille, lubrique, indécent : l'impression sur moi a été énorme, et sorti de là, j'y suis rentré pour goûter encore l'âpreté de ces assemblages horribles qui poussent la violence et le caractère jusqu'à toucher à la grande beauté.

Mélancolie et nostalgie s'associent, poussant même jusqu'au morbide lorsqu'il prétend se « repaître du Triomphe de la mort. La terreur d'Orcagna est grandiose et elle touche en moi une corde sensible ».

Après son retour d'Orient le choc des retrouvailles avec la Chaux-de-fonds est violent. C'est un univers qu'il connaît pourtant très bien, mais en totale contradiction avec ses récentes expériences. Dans une lettre à son maître Charles L'Eplattenier, seulement deux semaines après son retour, il évoque ce vague à l'âme profond qui l'envahit. Tout d'abord il exprime quelques réminiscences des premiers effets du syndrome de Stendhal : « J'ai vu Eleusis et Delphes. C'était bien, mais j'ai vu l'Acropole pendant 3 semaines. Tonnerre de Dieu, j'en étais dégoûté

à la fin, tout ça vous pile et vous met en poudre. » Et irrémédiablement la nostalgie qui en découle :

... à la joie du retour, se mêlent des grises mélancolies. J'ai dans l'âme, du noir et du blanc. Je saute de l'obscur dans la lumière, et ça fait que quelque chose de tragique et d'âpre demeure en moi.

De même, il confie à Auguste Perret son désarroi d'être à nouveau Chaudefonnié, et cantonné dans l'ancien corps de ferme qu'il habite et qu'il a surnommé le « Couvent ». Il écrit :

Quand j'ai dit au revoir, la dernière, à Monsieur Auguste, on voyait à travers la fenêtre de l'Ambassade, la Corne d'Or ! Et le sérail donc ! Quelques jours auparavant, tout une après-midi et toute une nuit, six mille maisons avaient brûlées. De sultan Selim jusqu'à Nouri Osmanié (celles des tulipes, au plan délicieux) ç'avait été le stupéfiant holocauste. Des madones figées à l'Athos et des Rois Mages très à la persane sur les murs des narthex. Monsieur Auguste m'avait dit auparavant, avec un grand geste, que le soleil; là-bas, s'était couché dans

l'axe du Parthénon, sur la mer, derrière les monts du Péloponnèse. Pendant trois semaines j'étais allé voir cela, presque chaque soir. Le soleil avait dévié et tirait vers Eleusis : c'était l'hiver bientôt.

Et il surenchérit : « Pâles vestiges de Rome ! Cependant Pompéi, cependant le Palatin et les Thermes, et dans la plaine, de ce jardin d'où l'on voit le renflement de Saint-Pierre, la Villa d'Adrien. Pise encore. » Enfin, il confesse à son maître la profondeur de son trouble lorsqu'il compare son retour à La Chaux-de-fonds à petite une mort :

C'était l'hiver. Ce fut sépulcral. Il plut chez nous; chez nous oui, où chaque an nous ensevelit sous deux mètres de neige. Nous n'eûmes pas une parcelle; de la boue. Ce fut l'enterrement, la mort de ma jeunesse. Le lendemain de mon arrivée, je montais sur Pouillerel, et par-delà la profonde gorge du Doubs, c'était la France à l'infini. Je regardai avec angoisse vers l'Ouest. J'aurai bien pleuré.

Pendant cette difficile période que sont les années 1912-1916, Charles-Edouard Jeanneret est totalement sous l'emprise de cette nostalgie que l'on décèle aisément au travers de sa correspondance. Vivre à nouveau à La Chaux-de-fonds, dans une ambiance grise dû à un climat peu clément le désole. Il confie à son mentor et ami William Ritter, critique d'art et romancier, que de toute façon ce sont les « Terres de soleil » qui l'obsèdent et qui le gèrent. Le jeune architecte est comme dans un état de manque lorsqu'il ne reçoit pas sa ration quotidienne de luminosité. De fait, il est désormais dépendant de la lumière, qui sera un des éléments fondamentaux de son architecture à venir. Toujours à Ritter, il évoque dans une lettre les « glorieuses heures de Stamboul » (ill. 4), qui sont pour lui les moments les plus intenses qu'il a vécu lors de son voyage d'Orient. Les années passent mais Jeanneret est toujours hanté par son voyage. Il se lamente sur des souvenirs qu'il n'arrive pas à évacuer et écrit d'un ton mélancolique : « Pauvre cher Stamboul. Ce ne sera plus comme une présence chère, mais comme le souvenir d'un défunt : probablement mon premier deuil. » En 1916, toujours installé à La Chaux-de-fonds, il

trouve enfin le temps de se pencher sur son manuscrit du Voyage d'Orient qu'il espère publier prochainement. Un hasard qu'il qualifie de providentiel lui met entre « les pattes un dossier jaune avec tous mes brouillons de 'souvenirs' sur l'Athos et l'Acropole ». Jeanneret n'a besoin de rien de plus pour s'immerger dans ses souvenirs. Il se souvient :

des ciels d'or sur les icônes, et d'un arbre comme une grande main ouverte avec des émeraudes aux doigts, surgi d'une terre rose et accordée aux vignes bleues et au bleu d'un ciel encore plus tendre. Et aussi, des marbres en clameurs d'airain, et d'écrasante machine inhumaine, - le Parthénon.

Piégé par une sorte d'écriture automatique générée par sa mélancolie il s'emporte : « Et zut ! Je crois me laisser noyer dans mon Orient... »

En 1917, lorsqu'il s'installe dans son appartement-atelier du 20 rue Jacob à Paris, Charles Edouard Jeanneret est subitement rattrapé par ses souvenirs alors qu'il dispose ses fameux pots serbes, collectés lors de son Voyage d'Orient, sur une tablette : « Ô mes pots d'Orient sur cette brique, sur ce mur peint d'outremer, qu'en vain le soleil eut voulu blanchir ! » Et il continue : « Comme nous l'avons tant rêvé cette mer, battant le mur du jardin. La nuit, la nuit de lune chaude, c'était l'exacte dimension de la corne d'or, avec dans le bas, les lumières de Stamboul. »

Cette nostalgie et l'état mélancolique qui en découle ne quitteront jamais Jeanneret, moins encore l'architecte mondialement connu, Le Corbusier. Alors que ce dernier se rend pour la première fois en URSS en 1928, il est bien évidemment très sensible à l'imposante et exotique architecture russe traditionnelle, ce qui le replonge rapidement dans une intense nostalgie : « On revit [en URSS] l'Orient et les temps d'autrefois, de Constantinople. » La rencontre la plus anodine peut être l'occasion de se souvenir et peut susciter la nostalgie. En 1929, à bord du paquebot Massilia en route pour l'Amérique du Sud, il fait la connaissance d'un habitant d'Istanbul et irrémédiablement

les souvenirs affluent : « Et enfin un compagnon de table de Constantinople intelligent et aïe donc, tous les souvenirs. »

L'architecte, l'artiste et l'homme Le Corbusier restera confronté toute sa vie au syndrome de Stendhal et à la mélancolie. Alors qu'il visite Alger en 1931, il évoque une véritable « commotion » à la vue de la ville, comme s'il subissait un choc physique, à l'instar de sa rencontre avec la ville de Rio en 1929. En 1940, Le Corbusier s'est réfugié avec sa femme Yvonne et son cousin Pierre Jeanneret à Ozon, petit village des Pyrénées. Jouissant, malgré lui, d'un grand temps libre, l'architecte se livre à une intense période d'introspection qui engendrera de nombreux écrits et une grande production picturale. C'est un environnement bien évidemment propice à la nostalgie. A sa mère, il confie dans une lettre son désappointement de voir une Europe totalement fermée où la liberté de circuler n'existe plus. Pour lui, qui fut pour la liberté des mers, et la libre circulation des hommes sur terre, c'est avec une immense nostalgie qu'il évoque le temps béni de son voyage d'Orient où circuler en Europe semblait si aisé :

Je me souviens comme d'un temps chimérique de mon voyage d'Orient en 1910 où je ne sortis mon passeport qu'une fois à Rutschuk à la frontière Bulgare.

Jeanneret a tout d'abord manifesté les effets du syndrome de Stendhal devant les œuvres de grands maîtres, à qui il vouait une admiration sans limite. Devenu un architecte mondialement connu, c'est désormais sa propre production architecturale qui provoque en lui de profondes secousses. Ainsi la boucle est bouclée. Réussissant le tour de force de créer au sommet de l'Unité d'Habitation de Marseille une « Nouvelle Acropole », il confie à sa mère :

l'œuvre qui s'achève prend une proportion inouïe rejoignant les grandes moments de l'histoire de l'architecture œuvre sociale révolutionnaire en profondeur, ouvrant des voies hors des méthodes actuelles d'est ou d'ouest. Esprit de conquête spirituelle qui fait peur aux autres, et qui à nous, nous met, maintes fois, les larmes aux yeux. On touche à quelque chose de supérieur !

Stéphane Potelle (Pantin, France, 1970). 2nd cycle d'Histoire à l'Université de Paris IV Paris-Sorbonne. Chargé d'édition à la Fondation Le Corbusier. A publié plusieurs articles sur Le Corbusier et réalisé l'ensemble des notices biographiques de la collection des DVD *Le Corbusier plans* (Echelle-1, FLC). Il a été conseiller scientifique et historique pour la biographie de Le Corbusier réalisée par Nicholas Fox Weber, à paraître en automne 2007 chez Knopf (New York) et Fayard (Paris). Il travaille actuellement sur une chronologie de Le Corbusier.